

LES VACHES MAIGRES

PAR
MICHEL ALBERT
ET JEAN FERNIOT



L'AIR DU
TEMPS

GALLIMARD

Extrait de la publication



INTRODUCTION

La question est : où allons-nous?

Allons-nous connaître la crise comme en 1929? Avec, de nouveau, la lèpre du chômage? Faut-il stocker du sucre? Aurons-nous encore le droit de rouler en voiture, dans un mois, dans un an? Allons-nous vendre notre âme à prix de pétrole? Peut-on espérer que la récession qui s'annonce soit, comme la guerre – qu'on a tort d'oublier –, un remède à nos dépressions nerveuses?

Où allons-nous?

Tout le monde se le demande car personne n'en sait rien. Même les futurologues les plus bavards ont cessé leurs bredouillis. C'est comme si le destin de nos sociétés voulait que, juste après avoir dansé sur la Lune, l'humanité soit condamnée à entrer dans une sorte de nuit sans lune.

Quelle révolution!

Vers 1960, chacun croyait savoir à peu près ce que serait l'an 2000. Et tous étaient d'accord sur l'essentiel : que l'humanité se dirigeait, d'un pas rapide et sûr, par le Progrès, vers le bien-être. En 1975, nul ne se hasarde à dire ce que sera 1976. Et les images de bonheur se rattachent au passé plutôt qu'à l'avenir.

Comparées aux années 70, les années 60 sont comme le jour et la nuit.

Le jour s'est étendu à peu près de l'élection de Kennedy fin 1960

jusqu'à la première crise du dollar début 1968 : l'Occident, éclairé par le modèle américain, imposait alors au monde une vision renouée, unifiée, de l'homme, des sociétés et de l'histoire contemporaine. Une vision claire, rationnelle et froide, qui jetait un jour cru sur toutes choses. L'homme était fait pour le bonheur des hauts niveaux de vie. Ce dont les États-Unis étaient l'exemple même.

Les pays se divisaient en deux grandes catégories : ceux qui étaient déjà développés et ceux qui le seraient plus tard, grâce à la libre entreprise et à l'économie de marché. Le communisme n'était plus qu'un syndrome de sous-développement. Syndrome tout provisoire car chaque nation était appelée à suivre les États-Unis sur le chemin de lumière qui reliait l'ensemble des facteurs de progrès des sociétés : la raison appliquée à la recherche scientifique et technique permettrait à l'homme de triompher de la nature et de satisfaire ses aspirations en le libérant de mille vieilles habitudes (traditions, folklores, famille, religions). La concentration progressive des entreprises et des appareils gouvernementaux en Europe serait un facteur décisif d'efficacité économique et d'amélioration du niveau de vie. Le progrès économique permettrait de résoudre de mieux en mieux les problèmes sociaux : il suffirait, pour donner plus à chacun sans rien enlever à personne, de mieux distribuer les « dividendes du progrès ». La politique n'était qu'une survivance. La classe ouvrière devenait raisonnable. Elle s'intégrait d'autant mieux au système que ses fils avaient des chances accrues d'accéder au monde des cadres; ainsi la paix sociale allait-elle résulter de l'addition des bonheurs individuels.

Bonne était la raison qui nous donnait la science. Bonne était la science qui nous donnait la richesse. Bonne était la richesse qui nous donnait, non pas peut-être le Bonheur, mais déjà bien des bonheurs.

Et puis, voici la nuit. En quelques années, chacun des termes de ce credo occidental s'est oblitéré, obscurci. Nous entrons dans des zones de turbulence et d'incertitude. Nous ne savons plus ni ce que nous sommes, ni où nous allons, ni à quoi sert ce que nous faisons. Le chemin de lumière est devenu une coulée d'ombre, et les savants s'y enfoncent avec les peuples. Les puissances du mythe, du mystère, de l'irrationnel font un retour en force. C'est comme un troupeau de bêtes qui revient. Les vaches maigres.

Il fallut la guerre du Kippour, l'augmentation du prix du pétrole

et des autres matières premières pour que nous entendions les avertissements de ceux qui prêchaient, dans l'indifférence ou l'hostilité, que les ressources d'un monde fini ne sont pas indéfinies, qu'elles constituent le patrimoine de l'humanité et non d'un groupe d'individus ou d'États.

Cette sombre évidence s'imposa alors que nous commençons à peine à apercevoir l'autre face du progrès. Dans la civilisation de l'éphémère où nous étions entrés, nous avions à peine conscience de perdre tout respect pour les personnes et pour les choses. On jetait, comme le stylo, le briquet ou le mouchoir de papier, la femme, l'enfant et le vieillard. Nous entrions, au volant de nos chères voitures, dans l'apocalypse.

Dans ces conditions, comment les révoltes n'auraient-elles pas éclaté un peu partout, dans nos cités, nos universités, nos usines, nos campagnes?

Le vent brûlant venu d'Arabie a réduit en cendres beaucoup de nos illusions, mais aussi beaucoup de nos folies. Ce n'est peut-être pas plus mal. Les vaches devenaient trop grasses.

Première partie

LES VACHES GRASSES

CHAPITRE I

La bibliothèque rose

« *Le Défi américain.* »

Il y a tout juste sept ans, Jean-Jacques Servan-Schreiber publiait *Le Défi américain*. Christophe Colomb de l'époque, il faisait en somme découvrir l'Amérique à la vieille Europe et nous annonçait que nous avions, à condition d'ouvrir les yeux et les oreilles, de savoir profiter des leçons venues des États-Unis, tout pour être prospères et heureux. Nous allions l'être. Nous l'étions déjà.

Sept ans. Sept ans seulement. La durée du cycle biblique des vaches grasses et des vaches maigres. Et nous entrons aujourd'hui dans un univers de restrictions, de sacrifices, d'inflation, de chômage.

Le Défi américain connut un prodigieux succès. Partout dans le monde, en Australie comme en Finlande, au Japon comme en Roumanie, en France comme aux États-Unis même, les hommes politiques, les sociologues et les journalistes saluèrent ce « roman du destin des peuples », ce « livre d'aventure et d'espoir », ce « bain d'intelligence ». On évoqua pêle-mêle *La République* de Platon, le *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau, *Le Capital* de Karl Marx, la *Théorie générale* de John Maynard Keynes. En France, Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand proclamèrent leur commune admiration; Jean Monnet demanda que l'ouvrage fût enseigné dans les écoles; pour Louis Armand, « on ne pouvait être de son époque si on ne l'avait lu ». Jean-Jacques Servan-Schreiber devenait le prophète du xx^e siècle finissant et *Le Défi américain* la bible politique de la société moderne.

Sept ans. Rien ne peut nous rendre plus modestes devant l'évé-

nement que de relire ce best-seller et de mesurer ainsi la distance parcourue en un temps si bref : on constatera que l'essentiel des arguments qu'il développe et des postulats sur lesquels il s'appuie a volé en éclats. L'auteur du livre n'est pas en cause : cette vérité de 1967, tout le monde y adhéra¹.

Les trois révélations.

Le Défi américain révélait à l'opinion publique trois évidences simples :

1. *La supériorité économique des États-Unis ne cesse de s'affirmer, et elle s'étend à tous les domaines de la vie, sociale et individuelle.*

On découvrait ainsi que le développement économique engendre la justice en ce sens qu'il permet une répartition de plus en plus équitable des revenus. Cette interprétation des conséquences sociales de la croissance conduisit les dirigeants politiques des pays industriels, à commencer par le nôtre, à faire montre d'un optimisme conquérant. On jugeait souhaitable, et même impératif, de mettre en œuvre une politique rationnelle des revenus, mère de l'égalité des chances et dispensatrice de bonheur. Même les syndicats, habituellement méfiants, furent si près d'y adhérer qu'ils se contentèrent souvent de clauses de style pour exprimer leurs réserves.

En un mot, le progrès économique, dont les États-Unis nous donnaient l'exemple, fournissait presque à lui seul une solution aux déséquilibres sociaux. C'en était fait des promesses du type : demain, on rase gratis. Demain nous formerions une société harmonieuse de « cadres » comblés, à l'image de la classe moyenne américaine, accélérateur de la puissance et frein des passions, volant du monde futur.

2. *Cette supériorité économique des États-Unis a essentiellement pour cause des facteurs immatériels.*

Il s'agissait de l'avance, en matière de recherche et de développement, des entreprises américaines, avance qui leur permettait d'être séparées des autres par un « gap », un fossé, technologique de profondeur telle que la différence devenait de nature plus que de degré.

1. Y compris celui qui, avec Olivier Chevrillon, Roger Priouret, Gérard Bonnot et quelques autres, en particulier les dirigeants de la Banque Lambert (Bruxelles), collabora le plus étroitement avec Jean-Jacques Servan-Schreiber à la documentation et l'élaboration du *Défi américain*, et qui est l'un des auteurs du présent ouvrage : Michel Albert.

Mais cette supériorité, si elle était due à la puissance financière des firmes américaines, provenait surtout des cerveaux, c'est-à-dire de l'école. Aussi, commentant le rapport Denison¹, Jean-Jacques Servan-Schreiber affirmait que « l'enseignement est le facteur le plus important ». Ses chiffres faisaient balle : « De tous les étudiants qui, dans le monde, suivent des études supérieures, un sur trois est américain. » Ou encore : « Aux États-Unis, le nombre d'enfants d'ouvriers et d'agriculteurs accédant à l'enseignement avancé est de trois à cinq fois supérieur à celui des pays du Marché commun. »

On retrouve ici les deux idées-forces du *Défi américain* : il y a convergence – mieux : harmonie – entre intelligence et rentabilité, entre développement économique et progrès social; c'est grâce à l'exploitation (au sens industriel, non moral, du terme) démocratique de la matière grise que l'on peut accéder au progrès matériel, par conséquent au bonheur.

Ces affirmations rappellent celles des encyclopédistes du XVIII^e siècle et des positivistes du XIX^e. Nous allions entrer dans un autre siècle des Lumières, dans l'âge de l'intelligence pratique, créatrice de biens, qui ne serait pas dirigée contre la culture traditionnelle, mais qui créerait une nouvelle culture, réconciliant enfin l'*Homo sapiens* et l'*Homo faber* : la raison dominerait la technique en même temps qu'elle se nourrirait d'elle.

De même que l'évangile de Jésus s'adressait par priorité aux esclaves, celui-là était destiné d'abord aux prolétaires. Avec cette différence, essentielle pour une humanité devenue raisonneuse, que l'ineffable joie n'était pas promise dans l'au-delà (ce qui permit aux pouvoirs de la politique et de l'argent de s'approprier la révolution chrétienne pour asseoir leur puissance temporelle), mais ici-bas.

En ce temps d'œcuménisme, catholiques, protestants et juifs, laïques et cléricaux se retrouvèrent pour célébrer l'apothéose de Jules Ferry : l'instruction libère l'homme de ses chaînes, elle lui permet non seulement de s'abreuver aux sources de la culture universelle, mais de s'enrichir. Ainsi se trouvaient réconciliés le scribe, le publicain et le mendiant. Mais oui, la croissance résolvait enfin le vieil antagonisme entre Dieu et Mammon.

Il n'y aurait même pas besoin de montrer main blanche pour franchir cette porte sublime : la matière cérébrale, substance résér-

1. Edward F. Denison a rédigé sa thèse en 1964. D'après ses chiffres, l'enseignement entre pour 11 % dans la croissance économique du premier tiers du siècle. Il lui en attribue 23 % pour la période 1929-1957. Et plus encore depuis.

vée à l'espèce humaine, et de ce fait sanctifiée, est la chose du monde la mieux partagée; pourvu qu'il fasse confiance au progrès, chacun – Fuégien, Samoyède, Bantou autant qu'Européen – était appelé à vivre un jour ou l'autre comme un Américain.

3. Puisque la supériorité américaine procède de facteurs immatériels, les pays d'Europe peuvent rattraper leur retard, à condition d'adopter le modèle qui leur est offert.

Modèle simple. Un seul mot le résume, le mot *entreprise*. Plus précisément, il s'agissait de la grande Entreprise, celle dont le nom ne s'écrivait plus qu'avec une majuscule et dont l'archétype était la grande Entreprise américaine.

Européens, pour atteindre au bonheur de la Terre promise, nous n'avions qu'à transformer et nos nations et nos existences individuelles, selon le modèle que nous offrait la grande Entreprise américaine.

Il fallait donc, d'abord, que nos économies nationales croissent et fusionnent ensemble à l'exemple des grands groupes industriels. Ainsi devons-nous faire l'union économique de l'Europe, et même, à la lettre, les États-Unis d'Europe. Par la fusion de nos vieilles nations-P.M.E.

En second lieu, de même que la grande Entreprise est fondée sur la division du travail et la spécialisation des agents économiques, de même, chaque individu devait spécialiser le cours de son existence personnelle conformément à la philosophie d'Auguste Comte : la vie se divise en trois âges – celui de l'étude, celui de la production, celui du repos – sans qu'on puisse, sous peine de compromettre ce raisonnable déroulement, mélanger les genres. Dans cet univers, l'entreprise devient le lieu idéal du progrès humain : temple, hôtel de ville, foyer. Giovanni Agnelli, le grand patron de Fiat, qui n'y va pas par quatre chemins, la définit même comme la « paroisse moderne ».

Ainsi, parce que les travailleurs passent plus de temps qu'aileurs sur le lieu de la production, parce qu'ils en tirent leur subsistance, parce qu'ils y mangent, parce qu'ils y discutent, parce qu'ils y nouent leurs amitiés, bref parce que les « circonstances » les ont amenés à confondre la vie et le travail, ceux qui détenaient le pouvoir économique parvinrent, dans les années 60, à faire accepter l'idée que l'entreprise privée représentait le meilleur système économique et social du meilleur des mondes.

Demain.

Pourquoi lisons-nous les journaux? Pourquoi les émissions d'information à la radio et à la télévision ont-elles lieu aux heures de la plus grande écoute? Parce que nous avons envie de savoir ce qui se passe, certes. Mais il y a plus : nous voulons aussi, et de plus en plus, comprendre; c'est d'ailleurs pour nous aider à comprendre que se développe le rôle des éditorialistes et des commentateurs. Et surtout, au bout du compte, nous cherchons, à travers les scintillements de l'actualité, à percer les mystères de l'avenir. Que va-t-il se passer? De quoi demain sera-t-il fait?

A la force de cette interrogation répond désormais l'importance des réponses qu'elle reçoit. Autrement dit, les représentations que nous nous faisons de l'avenir ont cessé d'être des jeux de l'esprit. Elles sont devenues des forces sociales d'une puissance énorme et méconnue : qu'elles flottent dans l'air du temps ou qu'elles s'imposent à notre esprit à travers les mass media, les images que nous nous formons de notre propre avenir déterminent d'autant plus fortement nos comportements qu'elles agissent précisément comme des images, c'est-à-dire au niveau des profondeurs de notre subconscient.

Depuis que la misère du jour et le rêve de « lendemains qui chantent » sont les compagnons familiers de l'homme, celui-ci n'a cessé de s'imaginer, de se fabriquer, de se planifier des avenir mirobolants. Quelle fascinante histoire serait celle de nos utopies successives, de nos futurs antérieurs!

« Organiser scientifiquement l'humanité, tel est le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention... La science n'a d'ennemis que ceux qui jugent la vérité inutile et indifférente... Il n'y a qu'un moyen de comprendre et de justifier l'esprit moderne : c'est de l'envisager comme un degré nécessaire vers le parfait, c'est-à-dire l'avenir... La science seule peut résoudre à l'homme les éternels problèmes dont sa nature exige impérieusement la solution. » Ce texte a plus d'un siècle, et il est d'Ernest Renan. Remplacez « science » par « croissance » : Servan-Schreiber et Renan ont placé sur le même rayon de notre bibliothèque rose, celui de la foi en l'avenir.

Au XIX^e siècle, c'étaient surtout les philosophes et les poètes qui s'efforçaient de déchiffrer, à l'horizon, les signes du progrès. Les

économistes faisaient en général office de « docteurs tant pis », ne parvenant pas à imaginer autre chose que la loi d'airain des salaires. Certes, dès qu'on commença à domestiquer la machine à vapeur, Saint-Simon promit le bonheur par l'industrie — poussant l'optimisme jusqu'à annoncer que celle-ci nous débarrasserait à jamais de la guerre. Mais les avènements heureux du xix^e siècle sont demeurés des produits de luxe pour classes privilégiées. L'espérance qu'ils portaient n'a jamais atteint les grandes masses. Le saint-simonisme a nourri des générations de polytechniciens, mais il n'a rien changé, ni pour les paysans qui formaient à l'époque environ 80 % de la population active, ni pour la classe ouvrière qui se cimentait dans la misère des villes.

Au contraire, l'importance des idées sur l'avenir qui ont surgi depuis une vingtaine d'années tient à ce que ce sont des idées populaires et même, sans doute, *plus populaires que jamais depuis qu'elles ont perdu toute vraisemblance*. Les promesses d'abondance et de satisfaction matérielle qui forment la partie la plus attrayante du programme du Parti communiste français doivent sans doute moins à Marx qu'à Fourastié et à son « grand espoir du xx^e siècle », qui demeure celui de centaines de millions d'hommes.

Le premier thème des montreurs d'avenir de notre époque est que le bonheur existe : nous l'avons rencontré. Qui le contesterait, dans un pays comme la France, où le niveau de vie moyen a doublé au cours des vingt dernières années, alors qu'il avait fallu antérieurement plus d'un demi-siècle pour réaliser la même performance? Ce résultat, littéralement incroyable à toute autre période de l'histoire, est bien sûr le fruit de l'effort collectif. Mais on ne saurait surestimer ce que cet effort doit à l'intelligence et à l'optimisme de ceux qui ont ouvert à toute une génération les portes de son propre avenir. « Regarder l'avenir le bouleverse », disait Gaston Berger.

La loi de la dimension.

Lorsque Louis Armand lança, au début des années 60, son *Plaidoyer pour l'avenir*¹, il ne faisait que reprendre les enseignements qu'il avait diffusés partout depuis plus d'une quinzaine d'années : il n'avait pas fallu moins que ce délai pour commencer à remodeler les

1. En collaboration avec Michel Drancourt. Éditions Calmann-Lévy, 1961.

cervelles de la classe dirigeante française selon les exigences de l'expansion.

Première exigence, selon Louis Armand : la dimension. Seule une grande dimension permet d'exploiter aussi bien les ressources naturelles que les innovations technologiques. La qualité est, en matière industrielle, le sous-produit de la quantité, — quel sujet de méditations pour l'homme de 1975, qui est naturellement enclin à opposer quantité et qualité! seule une grande dimension permet une préparation rationnelle du futur; la règle de la dimension joue comme un accélérateur du développement et les deux grands pays du monde, les États-Unis et l'U.R.S.S., bénéficieront, dans la compétition mondiale, d'un « inéluctable accroissement de leur avance ». « La recherche de la dimension... n'est (donc) pas l'œuvre d'on ne sait quelle mégalomanie de techniciens ou de "technocrates", mais le résultat direct de l'évolution de la technique. »

En face du facteur dimension, « les ressources naturelles ne sont plus essentielles. Elles le sont en tout cas de moins en moins. En effet, la loi de la dimension joue surtout dans le domaine de la recherche et de l'activité. *Les ressources naturelles sont secondaires*¹. Celles qui comptent le plus concernent le travail et sa préparation. La richesse en hommes et en cerveaux est bien plus importante que les réserves de minerais ou la surface des champs. Or nous sommes à cet égard encore très bien dotés ».

De même que les ressources naturelles, la politique est chose de peu d'importance. L'opposition des régimes politiques entre les États-Unis et l'U.R.S.S. compte peu auprès de l'analogie des dimensions : « Encore une fois les États-Unis et l'U.R.S.S. n'ont pas eu de peine à appliquer les lois de la dimension parce que c'était pour eux la seule solution possible aux problèmes de leur territoire (il suffit de penser aux climats, aux distances). Les mérites du développement qu'ils connaissent viennent de là, beaucoup plus que de l'application de telle idéologie plutôt que de telle autre. Capitaliste, l'U.R.S.S. se développerait largement; communistes, les États-Unis seraient une grande puissance. Le rythme serait peut-être différent. On parviendrait au même résultat à la condition toutefois que l'on retrouve l'état d'esprit indispensable. »

Cette idéologie de la dépolitisation se fonde sur une foi quasi

1. L'ancien secrétaire général des Nations unies, U. Thant, allait plus loin que Louis Armand : « Les ressources ne sont plus une limite aux décisions, ce sont les décisions qui font naître les ressources. »

religieuse dans l'Avenir, aux exigences duquel le Prince, l'homme d'État, doit avant tout obéir : « Il est le premier serviteur, respecté certes, de transcendances qui le transcendent lui-même de façon qu'il soit le guide de la collectivité, dans une action que tous peuvent comprendre, à laquelle tous peuvent s'associer. Cette condition était normalement réalisée autrefois, lorsque la foi était la règle de tous : le roi allait à la messe et communiait comme ses sujets. Aujourd'hui, une part importante de la transcendance, c'est l'avenir de la communauté. Il faut le savoir et le faire comprendre. »

La notion d'Avenir semble donc une nouvelle expression du bien commun. C'est en quelque sorte une donnée objective, de nature transcendantale. Rien d'étonnant, dans ces conditions, que le plus brillant des jésuites de sa génération ait entrepris de transformer notre séjour dans cette vallée de larmes en un voyage au pays des merveilles.

Une théologie pour cadres.

Que toute inquiétude soit bannie sur l'« Avenir humain », proclamait Teilhard de Chardin qui, naviguant à son tour dans le sens de l'histoire, se tailla d'immenses succès en lançant, à la belle époque de la société de consommation, sa propre image de Père de l'Église de consommation, invitant le monde à se préparer à la parousie sans apocalypse.

Il y a quelque chose de grandiose et d'émouvant dans cette vision de l'évolution cosmique dont l'humanité en voie d'unification et de perfectionnement, continus et assurés, forme le stade le plus avancé. On comprend qu'une époque débouchant avec enchantement sur les nouvelles activités nobles du secteur tertiaire (l'innovation technologique, la gestion rationnelle, etc.) se soit laissé prendre au lyrisme panthéiste du Père : la spiritualisation de la production, et en particulier des activités tertiaires, prenait une signification exaltante dès lors qu'elle était présentée comme l'étape, nécessaire et désirable, de la montée de l'homme vers ses fins dernières.

Ce que Louis Armand appelait « l'encéphale de la collectivité » traduit bien la « noosphère » de Teilhard de Chardin, cette sphère de l'esprit qui se superpose dans l'évolution à la biosphère, qui elle-même s'est superposée à la matière inerte. Alors, expliquait le Père, l'humanité ne formera plus « qu'une seule unité organique, majeure,

close sur elle-même, une seule archimolécule, hypercomplexe, hypercontrôlée et hyperconsciente, coextensive à l'astre sur lequel elle est née ». Nous aurons atteint ce « point Oméga » où tout est dans tous, tous dans tout et Dieu partout, grâce au double développement d' « arrangements techniques » et de « constructions réfléchies », conformément à la « loi fondamentale de l'enroulement vital ». On encéphalise, on planétise à tours de bras.

À travers ce salmigondis de néologismes, ce brouet de science et de métaphysique, ce que Teilhard de Chardin cherchait à apporter était très simple : une réconciliation de l'Église avec son temps à travers la justification morale du développement économique, du progrès matériel. Théologien pour cadres, Teilhard de Chardin canonisait le technocrate, il nous annonçait le meilleur des mondes. Il nous reconstruisait, comme dit Julien Cheverny¹, une planète aux dimensions morales d'un patronage. Et pour le reste, surtout pas de politique. Ne changeons rien, ne brusquons rien, puisque tout va s'améliorant. Le Mal est seulement ce qui précède le Bien. Le Bien et l'Avenir tendent à s'identifier.

L'homme selon Teilhard n'est pas seulement un spectateur mais un authentique créateur de sa propre histoire. Le phénomène humain retrouvait à travers cette œuvre ce qui lui manquait le plus : une signification et aussi un sens, c'est-à-dire une direction.

Un nouveau catéchisme.

Organiser l'avenir, c'est d'abord un acte de foi. Croissance et croyance vont de pair. Pour croître, il faut croire. Ce n'est pas par hasard si, dans cette grande croisade du P.N.B.², des mots tels que religion, Bible, prophète, apôtre viennent au fil de la ligne. Il y avait une sorte d'inspiration religieuse — une mystique — chez Jean-Jacques Servan-Schreiber comme chez tous ceux qui réfléchissaient alors sur les destinées du monde industriel.

Comme toute religion, celle-ci était manichéenne. On disait d'un pays développé qu'il était *hautement* industrialisé; d'un pays d'économie traditionnelle qu'il était *sous-développé*. Était bon ce qui était rentable. L'artisan, parce qu'il appartenait au passé, était marqué du signe du mal. L'enseignement donnait aux mathéma-

1. *Les Cadres*. Julliard, 1969.

2. Produit National Brut.

**LES VACHES
MAIGRES**
PAR
**MICHEL ALBERT
ET JEAN FERNIOT**

BOUTIQUE
DU LIVRE
6.5 \$8.95

Il y a moins de dix ans que s'imposait une vision nouvelle de l'homme et de son destin : nous avions tout pour être prospères et heureux, nous allions l'être, nous l'étions déjà. Il nous suffisait de relever le fameux "défi américain".

La saga du manager fut notre épopée, la monocroissance notre religion. Nous ne savions même plus rêver :

nous extrapolions des avenir en rose.

C'était le temps des vaches grasses.

Inflation, chômage, demain c'est la nuit.

Voici les vaches maigres. Le vent brûlant

d'Arabie réduit en cendres beaucoup de nos

illusions, mais aussi de nos folies. Ce dont

nous étions le plus orgueilleux a pour

marque le gigantisme des espèces

condamnées. Excès de pouvoirs

et hiérarchies abusives, spécialisations mutilantes

et uniformités conformistes appellent des transformations

dont seule la révolution chinoise peut nous donner

la mesure. Mais non le modèle. A nous de créer

nos multicroissances.

Ce livre a l'ambition de montrer, à travers un ensemble

de propositions concrètes, que l'épreuve actuelle peut être

une chance. Planification libertaire, autogestion de la vie

personnelle, nouveau partage social — de l'argent, mais aussi

du travail —, ainsi pourrons-nous désormais, aller au bout

de la nuit.

MICHEL ALBERT. Né en 1930 à Fontenay-le-Comte (Vendée).

Inspecteur des Finances.

Secrétaire général du Comité de Réforme économique

Rueff-Armand (1959-1960). Inspecteur général des Finances

du Maroc (1961-1963). Directeur à la Banque européenne

d'investissements à Bruxelles (1963-1966). Directeur de

la structure et du développement économique à la Commission

du Marché commun (1966-1969). Vice-Président de *L'Express*

et co-auteur du Manifeste radical *Ciel et Terre* (1969-1971).

Directeur général d'Unicredit depuis 1973.

JEAN FERNIOT. Né en 1918 à Paris. Journaliste.

Rédacteur à l'A.F.P. (1944), à *Franc-Tireur* et chef du service

politique de ce journal (1945-1957). Rédacteur puis chef

du service politique de *France-Soir* (1958-1962). Rédacteur

en chef de *L'Express* (1963-1967). Éditorialiste à R.T.L. depuis

1962. Directeur de la collection "L'Air du Temps" aux éditions

Gallimard.

